

Psychopathologie

Psychologie, philosophie générale

Le mot transposé de l'allemand *Psychopathologie* (qui désigne aussi une maladie mentale, comme l'anglais *psychopathology*) remplace peu à peu "psychologie pathologique", qu'on emploie plus spécialement pour l'étude des phénomènes morbides de la personnalité fondée par Ribot.

Étude théorique des maladies mentales

Il importe de distinguer l'épistémologie de la psychopathologie en tant que discipline scientifique, de la philosophie de la psychopathologie, qui s'intéresse aux choix éthiques et métaphysiques qui rendent possibles une théorie de la folie, et éventuellement, sa constitution en corpus scientifique d'usage médical. Isolée de sa destination pratique en psychiatrie, la psychopathologie soulève déjà de vastes difficultés philosophiques, dans la mesure où la folie est indissociable d'un concept (intrinsèquement normatif) de la raison. La psychopathologie se construit ainsi sur le postulat d'une limitation anthropologique des conditions d'exercice de la raison, et pose qu'on reste homme quand on en a perdu l'usage. Le *fait* de la folie se distingue du *fait* de la raison sur cette base. C'est si peu évident qu'il faut pour cela écarter la solution théologique qui fait du fou un pécheur et de la folie une manifestation de la transcendance du mal. L'hésitation à punir certains criminels pervers en reste l'écho lointain: peut-on faire tant de mal sans être, en un sens, malade?

Pinel est le premier psychopathe à affronter ce problème. Supposant que les fous ne sont jamais absolument dépourvus de raison, et qu'ils sont accessibles à un "traitement moral", il postule leur curabilité intrinsèque. La raison, à ses yeux, subsiste comme un noyau inentamé par la "manie", et avéré, après la crise, par le souvenir et l'introspection. La validité de l'hypothèse est confirmée par sa façon de s'adresser au malade, en contournant sa folie pour atteindre ce noyau, et soigner. Or si ce procédé a permis de médicaliser la folie et donné naissance à la *pratique* psychiatrique, l'idée d'une partie saine du moi malgré la folie a plus de valeur normative que clinique. Hegel n'en a pas moins salué la logique.

Avec le triomphe des idées organicistes, après 1850, l'idée que le cerveau fait le fou (par une lésion ou par l'effet de la dégénérescence) a profondément influencé la psychologie, qui naît d'ailleurs sous la forme d'une psychologie pathologique positiviste (Ribot). Le même courant de pensée qui cérébralise la maladie mentale (étendant son champ des psychoses aux "névroses") souligne la fragilité des notions non-scientifique de conscience et de raison, que réfutent les personnalités multiples ou la suggestion hypnotique. La psychopathologie apporte ainsi des arguments relativistes à la polémique anti-spiritualiste, et plus généralement au refus du conceptualisme abstrait en philosophie. L'idée bernardienne de variation pathologique a peu à peu discipliné le débat: la maladie mentale nous instruit sur l'esprit normal. Chez Janet, puis Freud, la psychopathologie est explicitement au service d'une enquête philosophique (par destination, sinon par principe). La sémantique paradoxale des névroses fonde l'extension des concepts de désir, de volonté, de moi, et en crée de nouveaux (subconscient, inconscient psychologique, etc.). Critiquer la scientificité de Freud, à cet égard (Grünbaum), n'ôte rien à la finesse morale de son anthropologie. Il a maintenu ainsi que la maladie mentale restait une possibilité d'essence de l'homme, pas une fatalité biologique.

Radicalisant son attitude, la psychopathologie phénoménologique (Jaspers) a appliqué la variation pathologique aux structures existentielles donatrices de sens. Or, comment dénaturiser la maladie mentale sans forger une sorte de déficit métaphysique *ad hoc*, où une liberté insondable endure une malédiction laïcisée? A l'inverse, la psychopathologie cognitive, naturalisant l'intentionnalité de la vie mentale morbide (y compris sa subjectivité et sa qualité morale), pense la désadaptation du malade en termes darwiniens, génétiques, et en renvoie la faute à la nature. C'est entre ces deux extrêmes que la maladie mentale continue d'interroger la philosophie.

Frith C., *La neuropsychologie cognitive de la schizophrénie*, Paris, 1993.

Grünbaum A., *Les fondements de la psychanalyse*, Paris, 1993.

Hegel G.W.F., *Encyclopédie III. Philosophie de l'esprit*, Paris, 1988.

Jaspers K., *Psychopathologie générale*, Paris, 1933.

Ribot T., *Les maladies de la personnalité*, Paris, 1885.